

des efforts inutiles que je fais pour me dégager.

Ce défi lui donna un moment à rêver. Eh bien, dit-elle, soit, faites-nous lieu de connaissance ; je vous réponds que si je puis causer un peu à mon aise avec elle, je vous ferai incessamment expédier votre congé.

Je donne tel jour à souper, me dit-il : nous aurons des femmes. Je vous nommerai celles que vous aurez la complaisance d'inviter par billets. De ce nombre sera Madame de Velbac ; c'est une femme du meilleur ton, très aimable & très estimée ; vous aurez la bonté de la bien recevoir.

L'humiliation d'être contrainte à bien accueillir ma rivale, me fit frissonner & pâlit. Mais quand je fus livrée à moi-même, il se fit en moi une révolution que je ne puis me rappeler sans étonnement.

La pensée que j'allois me trouver en présence de l'ennemie, & qu'il falloit ou me voir dégrader, ou m'élever au dessus d'elle & de moi-même ; cette alternative pressante m'inspira une force dont je ne me croyois pas capable. Je pris donc ma résolution, & après avoir rempli par mes billets la liste des invitations que mon mari m'avoit remise, j'attendis de sang froid Madame de Velbac.

Rien de plus lesté & de plus délibéré que son abord ; rien de plus naturellement

poli que mon accueil; & de mon côté comme du sien, le dîner, la conversation qui le suivit, en un mot, l'entrevue se passa sans aucun nuage: mais avec cette différence, qu'elle y mit de l'empressement, & cette coquetterie légère qu'elle avoit même avec les femmes; & moi, de la douceur, de la sérénité, des attentions flatteuses, avec un certain air de réserve & de prédominance, qui me mit à ma place & lui marqua la sienne. Elle s'en apperçut; & par l'aisance, la vivacité, le brillant de son air & de son langage, elle essaya de me primer. Je souris à ses agréments, je les louai, je lui applaudis, mais de ma loge, & comme à une Actrice qui vouloit bien jouer pour son plaisir & pour le mien.

Mon mari, mécontent de voir l'infériorité où je tenois mon aimable convive, s'efforça de la relever par des distinctions marquées. Je ne fis pas semblant de m'en appercevoir; & de mon côté, je m'occupai des femmes qu'il négligeoit indécemment. La politesse de mes regards, plus que celle de mes paroles, mit dans mes attentions pour elles ces nuances de sentiment qui peuvent échapper aux hommes, mais que les femmes, plus délicates sur l'article des convenances, ne manquent jamais de saisir. Ainsi je m'assurai que si les succès de la vanité, qui flattoient ma rivale, se décidèrent pour elle, la bienveil-

lance & peut-être aussi quelque degré d'estime, seroient en ma faveur ; car du moins avois-je sur elle cet avantage prodigieux, que ma réserve n'excitoit point l'envie ; au lieu que son éclat ne pouvoit manquer de blesser toutes celles qu'elle effaçoit.

Pour les hommes, je ne pensai qu'à ne pas les désebliger, bien sûre qu'ils finiroient tous par être de l'avis des femmes, sur les points de comparaison qui étoient dignes de me toucher.

Soit donc que la première impression de mon caractère eût dissuadé Madame de Velbac de la prétention de m'éclipser chez moi, soit que, pour atteindre à son but, l'intimation lui convînt davantage, elle prit avec moi le ton d'une amabilité séduisante ; & sans me livrer à ses avances, je crus devoir au moins ne pas m'y refuser.

Deux jours après, elle vint me voir. J'avois chez moi peu de monde ; & de son côté, l'empressement d'une amitié naissante, du mien, l'air de me plaire à lui inspirer ce sentiment, firent croire que j'ignorois les soins que mon mari lui prodiguoit. On parla donc en toute liberté de la nouvelle du jour. Cette nouvelle étoit le divorce d'une Madame de l'Yeuse, & chacun à l'envi applaudissoit à la fierté de cette jeune femme qui, se voyant trahie & délaissée, avoit pris son parti. Je lui pardonne, dis-je, elle n'a point d'enfans. Et quand

elle en auroit, reprit Madame de Velbac, ne seroit-elle pas encore bien pardonnable, & bien louable même dans sa résolution? On voit bien, Madame, lui dis-je, que vous n'êtes pas mère. Si vous saviez combien les petits dépités de l'amour-propre & de la vanité sont peu de chose auprès de l'amour maternel!

On se doit sans doute à ses enfans, reprit-elle; & sans être mère, je sens qu'on peut dissimuler pour eux bien des peines & des ennuis; mais on ne leur doit pas de se laisser contrarier, trahir, humilier sans cesse; & un malheur de toute la vie & de tous les momens, passe les forces de la constance. Alors, feignant de raconter l'histoire de Madame de l'Yeuse, elle fit la mienne avec des traits si vifs, si pénétrants, que chaque mot me déchiroit le cœur. Enfin, dit-elle, figurez-vous un mari, qui, pour l'irriter, lui amène & lui fait voir chez elle une rivale aimée, l'oblige à la bien recevoir, & à ses yeux, à côté d'elle, prodigue à celle-ci tous les soins de l'amour.

Eh bien, je suis persuadée, dis-je sans m'émouvoir, que si elle avoit jeté sur les écarts de son mari un voile de pudeur & de bienséance, & qu'en dissimulant elle-même ses torts, elle eût appris à ses amis à les dissimuler comme elle, son malheur n'auroit eu qu'un temp. La sagesse de sa conduite auroit bientôt peut-être ramené

son mari ; car il en est peu d'insensibles à des procédés vertueux ; & quand même le mal eût été sans remède , elle auroit du moins eu pour elle cette estime publique qui console de tout , tandis que l'humiliation va toujours à qui la mérite.

Ces mots parurent la blesser. On se console comme on peut , repart-elle ; mais quoi qu'on en dise , l'humiliation est pour la femme abandonnée qui n'a pas le courage de se dérober au mépris. Elle sortit d'un air triomphant après sa réplique , & surtout d'un air content de s'être empoisonné qu'elle ne laissoit dans le cœur.

Je ne vous pas lui donner ~~par moi~~ cet avantage ; & prévoyant qu'on vouloit me forcer à l'éclat d'une bruyerie , ou me distiller goutte à goutte un poison lent , en me faisant tous les jours quelque scène pareille à celle-ci , je résolus de couper racine à l'un & à l'autre projet. Mme. de Veillac ne tarda pas à m'en offrir l'occasion. J'allai lui rendre sa visite , & je la trouvai seule.

J'étois impatiente , me dit-elle , Madame , d'avoir le plaisir de vous voir. J'ai avec vous un tort involontaire dont je dois me justifier. J'ai défendu l'autre jour devant vous la jeune Mme. de l'Yerse avec un peu trop de chaleur. Je n'ai su que depuis la cause du déplaisir que vous en avez eu. Je vous en demande pardon. — De quoi , Madame ? & qu'a-t-on pu vous dire ? — Hélas ! que

vous êtes vous-même dans une situation pareille, & que M. de Norlis. Un moment, lui dis-je avec une fierté modérée, mais impoſante. Il eſt, Madame, des propos qu'on ne répète qu'à une amie intime; & je n'ai pas encore le bonheur de l'être pour vous: cependant je veux bien entendre ce que vous avez à me dire; mais commencez vous-même par daigner m'écouter.

Norlis eſt dans le fond de l'ame un honnête, un excellent homme. Cinq ans d'intimité, de confiance & d'abandon ne m'ont appris qu'à l'eſtimer & à l'aimer tous les jours davantage; & il m'eſt impoſſible de méconnoître en lui ce que la Nature en a fait, un ami sûr & vrai, un mari indulgent, un bon père, en un mot, celui de tous les hommes que je préférerois encore, ſi j'avois à choiſir. Après cela, qu'il ſoit infaillible & à l'épreuve des ſéductions de l'eſprit & de la beauté; c'eſt ce que je n'attends ni de lui ni d'aucun homme de ſon âge. La première de nos vertus eſt à peine au nombre des leurs: ainſi l'a voulu l'opinion: ne ſoyons pas plus ſévères qu'elle; & croyez-moi, très crintes de l'amour que trouve irrémiſſibles une jeune Maîtreſſe, n'ont plus la même gravité aux yeux d'une épouſe indulgente, & ſurtout d'une bonne mère. En ſuppoſant donc à Norlis les torts qu'on attribue à M. de l'Yeule, ce ſeroit à moi, par mes ſoins, ma tendreſſe, ma complaiſance, & tous les

moyens de lui plaire, à le tirer du piège où il seroit tombé. A présent, dites-moi, Madame, si c'est là ce dont on l'accuse. Oui, Madame, c'est cela même ; & l'on ajoute ; ce que je ne puis croire, que son erreur est sans retour. — Pardonnez-moi, lui dis-je, c'est ce que vous croyez ; mais c'est ce que je ne crois pas. Si la femme qui l'a séduit est assez vertueuse pour le désespérer, eût-elle tous vos charmes, il ne l'aimera pas long-temps ; il ne l'aimera pas long-temps si elle cesse d'être estimable. Madame, reprit-elle avec vivacité, le divorce est permis ; & Norlis a pu le promettre. — Il a donc promis l'impossible, lui dis-je en souriant ; car il dépend de moi de n'y pas consentir ; & je n'y consentirai pas. — Et s'il vous le demande ? — Je le refuserai. J'ai pour cela deux sortes de courage, celui d'épouse & celui de mère ; ni l'un ni l'autre ne m'abandonnera. — Quoi ! Madame, la négligence, la froideur, l'oubli, l'abandon ! ah ! vous avez beau dire, cela est trop amer, trop humiliant pour le souffrir. — Je le souffrirais cependant, & je le souffrirais sans honte. La vertu a un caractère qu'on ne dégrade point ; c'est elle qui rabaisse tout ce qui prétend l'avilir. — Mais, Madame, s'il est malheureux avec vous ? — Eh bien ! nous le serons ensemble, mais non pas long-temps, je l'espère ; & dans le sein de l'amitié nous retrouverons le bonheur. — Et s'il est vrai,

comme on le dit, qu'il aime éperdument une autre femme? — Oui, Madame, il est vrai qu'il aime une femme charmante, pleine d'esprit, d'attraits, mais pourquoi des détours? Oui, Madame, c'est vous qu'il aime, je le sais, je le lui pardonne, & je vous déclare que de ma vie, Norlis ne sera votre époux. Il a sans doute mille moyens de m'affliger; je m'affligerai en silence. Telle est ma destinée, & je la remplirai.

Puisque vous savez tout, Madame, me dit-elle, je n'ai plus rien à vous cacher. Il est vrai qu'il m'adore. Je n'ai pu le guérir de cette passion insensée. Si vous vous y opposez, il faut qu'il y renonce; nous l'allons mettre au désespoir. Pourquoi vous obstiner à retenir malgré lui un cœur qui ne peut plus vivre pour vous? Mille autres vous seront offerts; & aussi aimable que vous l'êtes..... Alors je me levai. Je suis peu sensible, lui dis-je, aux consolations que vous daignez m'offrir. Je m'obstine, comme vous dites, à être la femme de Norlis; parce que je suis mère, & la mère de ses enfans. Mes deux titres me sont sacrés, ils seront tous les deux également ineffaçables, & ils seront tous deux gravés sur mon tombeau.

A ces mots, je la vis émue, & tout à coup se jetant sur mes mains, elle les serra dans les siennes & les baisa avec un transport dont je fus étonnée, comme vous

croyez bien. Ah ! Madame, s'écria-t-elle, combien il est irrésistible cet ascendant de la vertu, & combien toutes les vanités sont peu de chose devant elle !

Elle alla retrouver Noris. Retournez, Monsieur, lui dit-elle, près d'une femme incomparable, aimez-la, ou du moins ne vivez que pour elle. Je l'ai connue enfin ; & en vérité, quoique je m'estime assez moi-même, elle me force de convenir que je ne la vauz pas.

Noris revint confus & accablé. Il se tint seul enfermé quelques heures ; & après s'être abandonné à ses réflexions, il parla dans son cabinet, où j'étois seule aussi. Madame, me dit-il, écoutez-moi, mon cœur est plein, il est oppressé, il est souffrant, & il faut que je le soulage. Alors me révélant lui-même tout ce que je viens de vous dire : Tels sont mes torts, dit-il enfin ; puisque je les avoue, je veux les expier. Je vous le rends ce cœur, honteux de ses égaremens & plein pour vous d'estime & de tendresse : je n'ose en dire davantage, vous ne m'en croiriez pas ; mais pour toute la vie, je jure Ah ! mon ami, lui dis-je en me précipitant dans ses bras, attendez ; je veux des témoins qui répondent de vos sermens. Je sonnai, & je fis appeler mes enfans. C'est par eux, dis-je alors en les rassemblant dans nos bras, qu'il faut jurer tous deux d'oublier le passé, & de leur laisser des modèles de bonté,

de tendresse & de fidélité. Il le prononça ce serment avec une émotion & un soulagement de cœur inexprimable. Vous jugez si je fus heureuse dans ce moment ! Dès-lors tout fut changé. Ma chère Paulette fut rappelée ; ma maison redevint paisible & plus riante que jamais ; je crus voir insensiblement l'amour se ranimer dans le cœur de Norlis ; & si ce fut une illusion , au moins a-t-elle été la même jusqu'à son dernier soupir.

Et votre Anglois , demanda Juliette ? — Il fut heureux aussi. Ma prédiction fut un avis dont profita la jeune veuve. Elle le rendit bien amoureux , bien jaloux , bien impatient de ses caprices , bien épris de ses charmes ; & après avoir dissipé sa mélancolie comme à force d'enchantemens , elle l'épousa , & partit avec lui presque aussi contente que moi.

Ainsi se termina cette Veillée intéressante.

Ne remarquez-vous pas , reprit alors Mme. de Verval en s'adressant à ses amis , que de tous les momens de joie & de bonheur que nous venons de nous rappeler , il n'y en a pas un seul qui ne soit le prix ou d'un sentiment vertueux ou d'une action de bienfaisance ? tant il est vrai qu'il n'y a rien de mieux à faire pour être heureux que d'être bon !

(Par M. Marmontel.)

Explication de la Charade, de l'Enigme & du Logogriphe du Mercure précédent.

LE mot de la Charade est *Couvent* ; celui de l'Enigme est *Drapeau* ; celui du Logogriphe est *Vif*, où l'on trouve *Is*, *Fi*.

C H A R A D E.

Plus d'un Gascon n'ayant pas mon premier ;
 Se panade avec mon dernier ,
 Et fait sa cour à mon entier.

(*Par M. Vallois, de St-Dizier.*)

É N I G M E.

Un enfant est né de mon père ,
 Il n'est ni son fils ni mon frère ,
 Mais nous ne l'en aimons pas moins :
 Devinezquel il est, Je laisse à vos soies.

(*Par le même.*)

LOGOGRIPE.

Nous sommes deux du même nom ;
 Mais notre allure est différente ;
 L'un te montre en toute saison ,
 L'autre pendant l'hiver s'absente :
 Mon rival d'ordinaire est bon ;
 Moi j'ai l'humeur assez piquante :
 Aussi dès que je me présente ,
 On me pourchasse , on me tourmente ,
 On me fait un mauvais parti ;
 Tandis que lui bien accueilli ,
 Pour peu qu'il ait mine riante ,
 Est hébergé , choyé , nourri.
 Six pieds composent ma structure ;
 Divisez les , vous trouvez aisément
 Un fruit très-âpre & bon en confiture ;
 Du labourage un instrument ;
 Ce qu'en affaire mal-aisée
 Il faut pour obtenir succès ;
 Une montagne de Judée ;
 Un extrait des dons de Cérés.
 S'il faut encor que tes yeux je dessille ,
 Ami Lecteur , transporte-toi
 Au bord des eaux ou bien dans ta famille ,
 Tu verra mon Sosie ou moi.

(Par le même.)

 NOUVELLES LITTÉRAIRES.

L'ANGLETERRE ancienne, ou Tableau des Mœurs, Usages, Armes, Habillemens, &c. des anciens Habitans de l'Angleterre, c'est-à-dire, des anciens Bretons, des Anglo-Saxons, des Danois & des Normands. Ouvrage traduit de l'Anglois de M. JOSEPH STRUTT, par M. H. ; & pouvant servir de suite aux Recueils de MONTFAUCON & de CAYLUS. 2 Vol. in-4^o. A Paris, chez Macadan, Libraire, Hôtel de Château-Vieux, rue St-André-d.-s.-Arts.

CET Ouvrage a eu le plus grand succès en Angleterre ; il est en petit, ce qu'est en grand parmi nous le célèbre Ouvrage du savant Montfaucon. C'est le résultat des recherches & des travaux des plus savans Antiquaires Anglois ; tels que Camden,

Vertegan, Spéel, & tant d'autres. C'est le tableau le plus fidèle des Antiquités Angloises. Les Auteurs anciens qui ont fourni les principaux matériaux de cet Ouvrage, y sont toujours cités à la marge dans l'endroit où on invoque leur autorité. Ainsi, le Lecteur peut à sément avoir recours aux originaux mêmes, soit pour sa propre satisfaction, soit pour son instruction.

L'Ouvrage est divisé en cinq Sections, dont chacune embrasse autant d'époque; l'Ere Bretonne, l'Ere Saxonne, l'Ere Anglo-Saxonne, l'Ere Danoise & l'Ere Normande. L'Angleterre est couverte de monumens de ces différens Peuples, & l'Ouvrage de M. Stuart met l'Antiquaire & le Philosophe à portée de comparer les différens degrés de civilisation où parvint l'Angleterre sous l'Empire de ces différentes Nations. Leurs mœurs publiques, les détails de leur vie privée, leur Gouvernement, leur Police, leur Religion, leur Agriculture, leur Navigation, leur Marine, leurs Arts, leurs Sciences, leurs occupations domestiques, leurs Armées, leurs parures, leurs amusemens, rien n'échappe aux recherches & à l'exactitude de l'Auteur. Le second Volume est un Recueil de planches, qui mettent sous les yeux plusieurs de ces anciens monumens; deslins copiés eux-mêmes d'après les plus anciens Manuscrits existant en Angleterre.

Ce sont, pour ainsi dire, les pièces justificatives qui prouvent ce que l'Auteur avance dans le 1er. Volume. Et pour ne laisser aucun doute sur l'authenticité de ces pièces, l'Auteur indique à la fois & les manuscrits d'où elles sont tirées, & les Bibliothèques où sont déposés ces manuscrits, qu'il désigne par leurs différens numéros. Si cet Ouvrage, peut, comme le titre l'annonce, servir de suite à l'Ouvrage de Montfaucon pour les Antiquités, il est encore plus vrai, qu'en le considérant comme un supplément à l'Histoire du Docteur Hentzi, annoncée dans un des Mercurus précédens, il ne restera rien à désirer pour la connoissance de l'ancienne Angleterre, jusqu'au règne de Guillaume le Conquérant, époque où les deux Auteurs se sont arrêtés, & où l'Histoire commence à offrir des monumens plus certains & plus authentiques.



A C A D É M I E.

A C A D É M I E F R A N Ç O I S E.

L'ACADÉMIE avoit quatre Prix à distribuer cette année, dans la Séance publique qu'elle a tenue le 25 Août dernier. Les sujets de ces Prix étoient *l'Eloge de Vauban*, *l'Eloge de Jean-Jacques Rousseau*, un *Discours sur la Politique & le Caractère de Louis XI*, enfin une pièce de Poésie au choix des Auteurs.

Le seul Eloge de Vauban a été couronné. L'Auteur de cet Ouvrage est M. Noël, Professeur au Collège de Louis le Grand; la lecture qui en a été faite par M. Vicq-d'Azyr, a excité les applaudissemens les plus vifs. Les autres Prix ont été renvoyés à l'année prochaine.

M. de Saint-Ange a obtenu pour la seconde fois le Prix d'encouragement; & celui d'utilité a été adjugé à un Ouvrage sur les Loix pénales, par M. de Pastoret.

Le grand intérêt qui occupe tous les esprits, avoit rendu très-peu nombreux le Concours pour le Prix de Poésie. L'Académie n'a distingué que deux Pièces de M. de Murville; l'une intitulée *les Tableaux du Poussin*; & l'autre, *Dioclétien à Salone*. Elle leur a accordé une mention honorable.

Une nouvelle source d'intérêt, pour la Séance publique du jour de S. Louis, c'est le récit des belles actions qui ont mérité le Prix de Vertu. Il a été donné cette année à Nicolas & à François Potel son fils, tous deux habitans de Boutogne, village voisin de Paris. Attirés par des cris, partis de l'autre rivage de la Seine, du côté de Saint-Cloud, ils voient plusieurs personnes prêtes à être englouties sous les ondes. François aussi-tôt se précipite dans la rivière, la traverse, atteint une femme & la ramène sur la grève. Il s'élançe une seconde fois, saisi un homme & une fille qui l'entraînent en se débattant. Pendant près de trois quarts d'heure, il lutte contre leur poids & contre un courant rapide pour les soulever sur les eaux. Sept fois on le voit tour à tour montrer sa tête & disparaître. Il parvient enfin à sauver ces malheureux; mais épuisé de fatigue, il pleure de ne pouvoir plus rien pour les autres. Son père alors lui succède, plonge se dans les eaux, & revient bientôt tenant par les cheveux une femme & un petit garçon. L'Académie se voyoit avec regret dans l'embarras de partager, entre le père & le fils, un Prix que chacun d'eux auroit voulu voir décerner à son rival. La Reine a terminé ce combat généreux, en offrant à l'Académie de concourir également avec elle pour une si juste récompense.

L'Académie, au nom de M. de Penthièvre, s'est chargée de présenter un Prix de la

même valeur à Magdeleine-Angélique Teller, dont la piété filiale a fait couler les larmes de toute l'Assemblée. Sa mère, à l'âge de soixante-sept ans, tombe dans l'infirmité. Magdeleine, ne pouvant soutenir l'idée de la voir languir loin d'elle dans un Hôpital, renonce aussitôt à un état où elle gaignoit aisément sa vie, se condamne à toutes les privations, & s'enferme avec sa mère pour adoucir, par ses soins, les douleurs cruelles dont elle la voit tourmentée. Cette tendre fille a soutenu ce dévouement vertueux pendant dix huit ans entiers, surmontant tous les dégoûts, & supportant les fatigues les plus pénibles, au point de passer quelquefois six semaines de suite sans entrer dans son lit. Dans une si longue suite d'années, il ne lui est pas échappé une seule plainte, un seul regret. Ses soins ne se sont pas relâchés un seul instant; elle a soutenu avec le plus ferme courage la vue de maux affreux, dont le seul détail a fait frémir tous les cœurs.

M. l'Abbé Delille a terminé la Séance par la lecture de deux morceaux de son Poème sur *l'Imagination*. Quelques-uns de ces vers, déjà récités en d'autres Séances, n'avoient jamais été applaudis avec tant d'enthousiasme! page certain du règne immortel de la Poésie, puisque la révolution n'a fait que nous

rendre plus sensibles à ses grandes beautés.

Le 25^e. du mois d'Août 1791, Fête de S. Louis, l'Académie Françoisse donnera un Prix de Poésie réservé en 1790. Le sujet du Prix, ainsi que le genre de Poésie, sera au choix des Auteurs.

Elle donnera un Prix d'Eloquence; & pour sujet elle propose l'*Eloge de Benjamin Franklin*.

Le Prix fondé par M. l'Abbé Raynal, & pour lequel l'Académie a demandé un *Discours historique sur le caractère & la politique de Louis XI*, est encore réservé. Ce Prix, déjà remis deux fois, se trouvant d'une valeur triple de celle de sa fondation, l'Académie a cru devoir le partager en deux Médailles, dont l'une de 1200 liv. sera donnée à un Discours sur le même sujet, *du caractère & de la politique de Louis XI*; & l'autre, de 2400 livres, à un Discours sur cette question: *Quelle a été l'influence de la découverte de l'Amérique sur les Mœurs, la Politique & le Commerce de l'Europe*.

Le Prix proposé pour l'*Eloge de Jean-Jacques Rousseau*, est aussi réservé. La Médaille destinée à ce Prix étoit de 600 liv.; une autre personne, qui ne se nomme pas, y a ajouté une pareille somme. Ainsi la Médaille, en 1791, sera de 1200 liv.

Les Auteurs mettront leur nom dans un

billet cacheté, attaché à l'Ouvrage qu'ils enverront; & sur ce billet sera écrite la Sentence qu'ils auront mise à la tête de leur Ouvrage.

Les Ouvrages seront envoyés, avant le 1^{er}. Juillet 1791, au Sieur Demonville, Impr. - Libraire de l'Académie Française, rue Christine, aux Armes de Dombes: si le port n'en est point affranchi, ils ne seront point retirés.

Le même jour, 25 Août 1791, l'Académie disposera du Legs de M. de Valbelle, & donnera les Prix d'*Utilité* & de *Vertu*, fondés par un Citoyen anonyme.

A V I S

ON mettra en vente, Hôtel de Thou, rue des Poitevins, N^o. 18, le 6 du courant, la 39^e. Livraison de l'*Encyclopédie* par ordre de matières.

Cette Livraison est composée du Tome VI, 2^e. Partie, des Arts & Métiers. Du Tome III, 1^{re}. Partie, de la Théologie. Du Tome IV, 1^{re}. Partie, de l'Histoire. Du Tome IV, 2^e. & dernière Partie, de l'Economie Politique & Diplomatique.

Le prix des deux premiers demi - Volumes est de 11 liv.

Le prix des deux derniers 6 liv.

Savoir, un Volume complet à 11 liv. & un à 6 liv. conformément à ce que nous avons promis.

Brochure de 4 demi-Volumes 2 liv.

Total 19 liv.

Le port de chaque Livraison est au compte des Souscripteurs.

48 MERCURE DE FRANCE.

Voyage en Nubie & en Abyssinie jusqu'aux sources du Nil, 5 Volumes in-4°. par M. James Bruce, avec Cartes & Figures. Le Tome I est en vente. Prix, 15 liv. 6 s. broché.

Le même, in-8°. Tomes I & II, avec Fig. Prix, 10 liv. bl. ou br.

Le Tome VIII & dernier des Animaux quadrupèdes, avec plus de 80 Planches, formant le XIVe Volume des *Œuvres complètes de M. de Buffon*; in-4°. Prix, 21 liv. en feuilles, 21 liv. 10 s. br. & 24 liv. rel.

Le même Volume, sous le titre de Tome VII, Supplément pour l'édition de l'Histoire Naturelle, in-4°. avec la Partie Anatomique; même prix. Ce Volume complet en entier ce qu'a fait M. de Buffon; lui-même en a terminé le Manuscrit avant la mort.

Histoire Naturelle des Serpens, par M. le Comte de la Cépède; 2 Volumes in-12. Prix, 6 liv. bl. ou br. & 7 liv. 4 s. rel.

Les Tomes XII & XIII, Histoire Naturelle des Quadrupèdes, pour servir de suite aux *Œuvres complètes*. Prix, 7 liv. bl. ou br. & 8 liv. rel.

Les Tomes XIII & XIV, Supplément aux Quadrupèdes. Prix, 7 liv. bl. ou br. & 8 liv. rel.

Ces deux derniers Volumes sont la suite de l'édition en 11 Volumes avec la Partie Anatomique, & de l'édition de 1769 en 13 Volumes sans la Partie Anatomique.

T A B L E.

<i>R</i> OMAINS.	3	L'Angleterre ancienne.	40
Suite de la Veillée.	6	Académie.	63